

Pierre Nora, la mémoire, l'Europe, les frontières

Thomas Serrier

Práticas da História, n.º 22 (2026): 469-481

www.praticasdahistoria.pt

This journal is funded by National funds through FCT — Fundação para a Ciência e a Tecnologia, I.P., under the projects UID/HIS/04666/2013, UID/HIS/04666/2019, UIDB/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDB/04666/2020), UIDP/04666/2020 (https://doi.org/10.54499/UIDP/04666/2020), UID/4666/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04666/2025), UIDB/04209/2020, UIDP/04209/2020, UID/4209/2025 (https://doi.org/10.54499/UID/04209/2025) and LA/P/0132/2020 (DOI: https://doi.org/10.54499/LA/P/0132/2020)

Pierre Nora, la mémoire, l'Europe, les frontières

Thomas Serrier*

En cette année 2025, qui a vu, le 2 juin dernier, la disparition de Pierre Nora (1931-2025), le légendaire maître-d'œuvre des *Lieux de mémoires* (1984-1992), il est sans doute risqué – tant tout a été savamment dit et redit en matière d'analyse de l'œuvre et d'hommage au grand homme ! – de revenir une nouvelle fois sur la notion de « lieux de mémoire » qui a fait sa célébrité. Car, même si le recul peut manquer, il semble évident que c'est cette invention heuristique d'une fécondité inégalée qui demeurera. C'est aussi son succès inouï, tant scientifique que public, qui explique qu'outre son œuvre formidable « d'historien éditeur d'historiens », à la tête de la collection « Bibliothèque des histoires » chez Gallimard, cet « homo historicus » de part en part, ayant « fait le don de sa personne à l'histoire », a pu exercer un magistère intellectuel incomparable de la fin des années 1980 à la fin des années 2000 voire encore au début des années 2010 : il y eut de fait, sans exagération aucune, en France, mais aussi à une échelle européenne, un « mo-

* Thomas Serrier (thomas.serrier@univ-lille.fr). https://orcid.org/0000-0002-2013-8707. Université de Lille.

ment Nora » ; une vingtaine d'années, pas moins, où, semblait-il, « le soleil ne se couch[ait] plus sur *Les Lieux de mémoire* » – toutes ces belles expressions étant empruntées à son biographe François Dosse.[1] Le risque de la redite et du manque d'originalité est donc fort ; il est néanmoins tempéré par le besoin de réactualiser sans relâche un outil de compréhension du présent. Or, l'entrée brutale dans une nouvelle ère mondiale, dont nous sommes actuellement les témoins inquiets, et tout spécialement les nuages qui planent sur l'avenir européen, rendent un retour aux sources plus nécessaire encore. La grammaire mémorielle européenne a-t-elle encore quelque chose à voir avec celle qui avait présidé à l'élaboration du concept à partir de 1977-78, autour du légendaire séminaire « Les lieux de la mémoire collective » devenu « Les lieux de mémoire » à l'EHESS ? En cette année 2025, centenaire de la notion de « mémoire collective » introduite par Maurice Halbwachs dans *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), force est de constater que les sociétés européennes ne semblent pas prêtes de sortir de l'« ère de la commémoration » diagnostiquée par Nora dans son fameux essai éponyme clôturant *Les lieux* : j'écris ces lignes au terme d'une semaine qui a vu l'Allemagne rappeler ses multiples 9 novembre, les célébrations de la chute du Mur de 1989 étant pour toute éternité liées par le hasard de l'histoire aux douloureuses commémorations du pogrom contre les Juifs du Troisième Reich, connu sous le terme de « Nuit de Cristal » de 1938 ; plusieurs pays commémorer l'armistice du 11 novembre 1918 (ou, pour la Pologne, l'indépendance reconquise ce même jour) ; la France faire collectivement retour sur le trauma encore vif des attentats du 13 novembre 2015, dix ans après. Mais l'ordre mémoriel dans une Europe marquée par le retour de la guerre sur son sol, le génocide à Gaza à ses portes, et le défi d'un néo-impérialisme qui s'affirme à l'échelle du monde, permet-il encore de « penser [notre histoire] *avec* l'Europe, *dans la durée* et *ensemble* », comme l'auteur de ces lignes l'écrivait dans le prologue au gros volume *Europa. Notre histoire,* de près de 1400 pages, ouvrage réunissant cent cinquante et une contributions rédigées

1 François Dosse, *Pierre Nora. Homo historicus* (Paris: Perrin, 2011), 595 et 349.

par cent neuf auteurs, dans une approche et une architecture qui ne pouvaient cacher leur dette envers les *Lieux* de Nora ?[2]

Lieux de mémoire, France, nation, Europe : admettons d'emblée que ces trop succinctes réflexions s'adressent, dans le fil de la biographie intellectuelle et de la chronologie éditoriale de Pierre Nora, davantage qu'au moment inaugural des *Lieux*, à ses doutes semble-t-il indépassables sur l'européanisation possible du modèle, qu'il exprima en diverses occasions à l'époque où il mettait un terme à l'entreprise, l'achèvement des *Lieux*, son extraordinaire succès éditorial et les premiers échos internationaux étant concomitants de la fin du communisme à l'Est et de la chute du Mur de Berlin : les trois volumes du dernier tome, « Les France », sont, rappelons-le, publiés en 1992.

Avant même que la publication issue de l'enquête collective initiée par Pierre Nora ait été achevée, une question s'était tout de suite posée, dont l'ouverture des frontières à l'Est ne pouvait qu'accentuer l'urgence: celle d'un saut d'échelle, possible, imaginable, voire souhaitable. « Y a-t-il des lieux de mémoire européens ? Y réfléchir, ne serait-ce pas une contribution essentielle à la construction européenne ? Une Europe de la mémoire créatrice », suggérait ainsi son ami Jacques Le Goff à l'occasion d'un commentaire des *Lieux* donné pour *Le Monde* en 1993.[3] On n'a pas oublié combien Nora, ainsi mis en demeure de préciser les limites de validité de sa notion, a longtemps valorisé le cadre national comme matrice et espace privilégié des *Lieux de mémoire.* L'invention des « lieux » répondait pour lui à la nécessité de définir une nouvelle manière d'écrire l'histoire de France, dont la saisie par la mémoire, neuve à son époque, correspondait selon lui par excellence à la mutation d'une « nation guerrière, impérialiste et messianique » en « nation-mémoire », dont « l'ouverture [...] sur le monde extérieur passe aujourd'hui par une pleine maîtrise de son héritage.

2 Thomas Serrier et Étienne François, dir., *Europa. Notre histoire* (Paris: Les Arènes, 2017), 12.
3 Jacques Le Goff, « Le temps national retrouvé », *Le Monde*, 5 février 1993.

Son avenir international, par ce que nous avons tenté ici : une exacte mesure du particulier ».[4]

Non que Nora ait rejeté en bloc pareille idée d'une adaptation européenne de sa notion, d'autant que la question lui était le plus souvent amicalement posé par des historiens européens devenus des proches, tentés par l'importation de la notion et de la méthode dans leurs pays et dans leurs champs, à l'instar d'un Étienne François pour l'Allemagne, certains ayant suivi, comme le néerlandais Pim den Boer, les dernières années de son séminaire mythique à l'EHESS. Rappelons, plus que toute autre, la complicité intellectuelle de Nora, depuis les années du *Débat*, lancé en 1980, avec Krzysztof Pomian, « le type même du grand Européen », « circul[ant] intellectuellement entre l'Est et l'Ouest, la Pologne et la France, mais aussi entre les disciplines, histoire et philosophie, entre les domaines scientifique, artistique, historique ».[5] Regroupant dix-sept contributions articulées autour de trois axes, les « lieux », la « commémoration », le « patrimoine », le numéro 78 de la revue *Le Débat*, dirigée par le trio Marcel Gauchet, Nora et Pomian, consacrait ainsi dès 1994 sous le titre « Mémoires comparées » une première série de réflexions à la transposition possible des *Lieux*.

Nora s'est lui-même, en mainte occasion, plié à l'exercice d'une réflexion théorique, méthodologique et pratique consacrée à cette question, admettant ainsi, en évoquant ses *Lieux*, que « pareille entreprise n'a de sens, en France même, que si elle débouche, à l'heure de l'Europe, sur un horizon comparatif, et sur ce que l'on pourrait appeler le marché commun des mémoires européennes ».[6] De nombreuses notations montrent un Nora sensible à une certaine injonction morale, découlant de la nécessaire conceptualisation d'une Europe des mémoires en cette décennie consécutive à la grande division du continent de la

4 Pierre Nora, « La nation-mémoire », in *Les Lieux de mémoire*, t. 2. *La nation*, rééd. (Paris : Gallimard, 1997), 2216.

5 Pierre Nora, *Une étrange obstination* (Paris: Gallimard, 2022), 240.

6 Pierre Nora, *Présent, nation, mémoire* (Paris: Gallimard, 2011), 379 ; article édité la première fois sous le titre : « La notion de lieu de mémoire est-elle exportable ? », in *Lieux de mémoire et identités nationales*, ed. Pim den Boer et Willem Frijhoff (Amsterdam: Amsterdam UP, 1993).

Guerre froide : « On peut en effet, et sans doute doit-on s'essayer à dresser une topographie de la symbolique européenne, chercher le modèle commun d'une mémoire qui nous divise, dessiner la mémoire dont nous habitons, chacun à notre façon, un héritage qui nous sépare et nous réunit. »[7]

Paradoxalement, la *success story* européenne des « lieux de mémoire », scrupuleusement analysée par l'historienne polonaise Kornelia Kończal, n'a pas le moins du monde dissipé les doutes de Nora quant à la faisabilité de « lieux de mémoire européens », au contraire.[8] Dans un article de 2008, ayant également fait l'objet d'une intervention dans le cadres des Allianz lectures de Munich, et justement intitulé « Y a-t-il des lieux de mémoire européens ? », il soulignait combien il était « frappant de constater que Les Lieux de mémoire français n'ont, depuis vingt ans, généré sur les lieux de mémoire européens qu'une interrogation un peu vaine, ils ont suscité, en revanche, une pléthore d'entreprises similaires dans le cadre national. »[9] De fait, à partir de la moitié des années 1990 et tout au long des années 2000, l'approche d'une histoire nationale par sa ou ses mémoires, d'abord expérimentée à propos du cas français, fut étendue à d'autres pays, impliquant l'adaptation du modèle à d'autres modalités de rapport au passé. On se souvient, des trois volumes *I luoghi della memoria* de Mario Isnenghi, chronologiquement les premiers ; des quatre volumes des *Plaatsen van herinnering* aux Pays-Bas, de Henk Wesseling ; des trois volumes des *Deutsche Erinnerungsorte* d'Étienne François et Hagen Schulze. (Étienne François, sollicité à son tour par son éditeur C. H. Beck, après le succès de librairie des volumes allemands [2001], fera partie des historiens réfléchissant les plus activement à une possible européanisation des *Lieux* durant les années 2000.) Nora lui-même cite également les

7 Nora, *Présent, nation, mémoire*, 379.

8 Kornelia Kończal, « Pierre Noras folgenreiches Konzept von les lieux de mémoire und seine Re-Interpretationen. Eine vergleichende Analyse », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht* 62 (2011): 1-2, 17-36.

9 Pierre Nora, *Présent, nation, mémoire* (Paris: Gallimard, 2011), 389; article édité la première fois sous le titre « A la recherche de 'lieux de mémoire' », in *Les Arpenteurs de l'Europe*, dir. Renée Herbouze (Arles: Actes Sud/Cultures France, 2008).

Sites de la mémoire russe, de Georges Nivat ; les *Lieux de mémoire au Luxembourg*, de Sonja kmec, Benoît Majerus, Michel Margue et Pit Péporté ; enfin *À l'Est, la mémoire retrouvée*, d'Alain Brossat, Sonia Combe, Jean-Yves Potel et Jean-Charles Szurek et préfacé par Jacques Le Goff. Il faudrait, dans une liste bien trop longue pour être exhaustive, ajouter les *Lieux de mémoire suisses*, de Georg Kreis ; les trois volumes de *Memoria Austriae*, d'Emil Brix, Ernst Bruckmüller et Hannes Stekl ; enfin le gigantesque projet des *Lieux de mémoire germano-polonais* (2011-2015), dirigé par Hans Henning Hahn, Robert Traba, s'étalant sur trois volumes d'études de cas et deux volumes de recueils d'articles de théoriciens de la mémoire en Allemagne et en Pologne.

Si elle prouvait dans les faits la fécondité de la notion, et si elle démontrait au passage que la thèse initialement portée par Nora d'une « nation-mémoire » unique définissant la France et rien d'autre, et d'une méthode par conséquent intransposable, nécessitait d'être révisée, la multiplication rapide de publications appliquant l'approche des « lieux » à d'autres pays et à d'autres cultures n'en soulignait pas moins la validité du cadre national voire stato-national, même lorsqu'étaient mis en avant les intermittences des constructions étatiques, la primauté du culturel, ou l'importance de « mémoires partagées » et de lieux « transnationaux », comme les *Deutsche Erinnerungsorte*, ou *Les lieux de mémoire germano-polonais*. Bref, Nora avait de quoi, à la vue de cet empilement de projets éditoriaux, venus défricher les uns après les autres la dimension mémorielle d'histoires nationales particulières, rester dubitatif quant à la dimension européenne des mémoires. D'où son constat non dénué d'ironie : « Voici vingt-cinq ans que l'on discute de l'existence possible de lieux de mémoire européens, sans autres résultats tangibles que de sympathiques colloques internationaux tandis que l'Europe, pendant ce temps-là, s'est construite cahin-caha dans les faits et les institutions ».[10]

De fait, les raisons de demeurer sceptique n'ont pas perdu de leur validité. Nora en dénombrait plusieurs, à commencer par les plus

10 Nora, *Présent, nation, mémoire*, 385.

terre-à-terre, comme la gageure, pour ne pas dire l'impossibilité pure et simple, consistant à identifier un auteur capable de décrire, comme en tournant autour, toutes les facettes et tous les contenus d'un même objet, pour autant qu'un « lieu » d'échelle véritablement européenne ait pu être défini. Et d'ajouter : « Distribuer son traitement à des historiens de nationalités particulières ne résoudrait pas le problème. »[11]

Plus profondément, Nora s'est souvent interrogé sur l'européanité d'un « lieu », autrement dit, sur la capacité d'un lieu à s'imposer dans la conscience des contemporains et au regard analytique du chercheur comme une « unité significative, d'ordre matériel ou idéel, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque communauté ».[12] Retrouvant consciemment ou inconsciemment les intuitions d'un Reinhart Koselleck autour de la « mémoire négative » comme matrice des identités politiques et culturelles allemandes d'après-guerre, Nora s'est inquiété de ce que « les seules incarnations européennes [soient] négatives : les deux plus prégnantes seraient sans doute Verdun et Auschwitz », ajoutant : « N'y a-t-il pas quelque chose d'inquiétant à constater que les lieux de mémoire européens qui s'offrent à l'esprit sont d'abord des lieux de deuil ? » [13]

Sur un plan plus méthodologique, il dénombrait une série de « contradictions de principe » rendant illusoire, selon lui, toute saisie par les mémoires de cet objet malaisément identifiable qu'est l'Europe. Les trois principales, à l'en croire, étaient qu'« un lieu de mémoire suppose un sentiment d'appartenance, l'expérience d'une communauté partagée ; il suppose une inscription dans le temps, une durée de fabrication, de fermentation. Il suppose un cadre, une tradition, la formation d'un imaginaire et d'un ensemble de représentations collectives. Bref, il suppose une histoire immédiatement ressentie comme commune. Or l'expérience spontanée de l'Europe n'est nullement celle de l'unité, c'est

11 Nora, *Présent, nation, mémoire*, 381.

12 Pierre Nora, *Les lieux de mémoire* (Paris: Gallimard, 1997), 2226.

13 Nora, *Présent, nation, mémoire*, 386-387.

au contraire celle de la division. L'ambition de l'Europe est de surmonter ses divisions, qui ne sont pas seulement nationales, mais de toute nature : langues, populations, territoires, religions. Qui sait si le lieu de mémoire le plus naturel de l'Europe (par rapport, notamment, aux Etats-Unis) ne serait pas celui de 'la frontière'? »[14] Aura-t-on constaté que tout en soulignant la difficulté de conceptualisation d'une échelle véritablement européenne, Nora, sans nul doute influencé par sa lecture de Pomian et de son essai *L'Europe et ses nations* (1990), où le fait frontalier sert de principale clé de compréhension de l'Europe, livrait lui-même un instrument d'analyse et d'organisation ?[15]

Oserons-nous le dire (j'inclus mon ami et complice Étienne François dans ce « nous ») ? Ce sont ces contraintes, ces défis qui nous ont travaillés, et finalement décidés à nous lancer dans l'entreprise des lieux de mémoire européens, à la même époque où, parallèlement, une équipe emmenée par Heinz Duchhardt et l'Institut d'histoire européenne de Mayence, et complétée par Pim den Boer, Georg Kreis et Wolfgang Schmale dirigeait trois volumes d'*Europäische Erinnerungsorte* (2012). Première étape : la rédaction à quatre mains d'un cahier sobrement intitulé *Lieux de mémoire européens* pour la Documentation Photographique à l'initiative de la rédactrice en chef Nathalie Petitjean. Modeste par son ampleur, ambitieux conceptuellement par la nécessité qu'il impliquait de tester en pratique, « grandeur nature », la faisabilité de vingt-trois lieux de mémoire européens potentiels, ce dossier nous permit d'en avoir le cœur net. Témoin de son insatiable curiosité d'esprit et d'un élégant *fair-play* intellectuel, Nora adouba le projet en signant un avant-propos élogieux soulignant, dans notre cahier, la « manière d'aborder la mémoire européenne [qui] rompt avec l'illusion d'une unité préétablie comme avec celle d'une unité supposée, fondée sur une histoire une, un héritage, une civilisation, au profit d'une présentation kaléidoscopique et d'un puzzle à géométrie variable, ouvert

14 Nora, *Présent, nation, mémoire*, 386.

15 Cf. Thomas Serrier, « L'histoire de l'Europe est celle de ses frontières », in *Europa. Notre histoire*, dir. Étienne François et Thomas Serrier (Paris: Les Arènes, 2017), 737-751, qui reprend une citation inaugurale du livre de Pomian.

et toujours discutable. »[16] S'ensuivirent, à son invitation, trois longues réunions de travail d'une après-midi entière qui rythmèrent l'année 2013 à une cadence plus ou moins trimestrielle. Objectif : trouver une organisation d'ensemble adéquate et dresser une liste d'entrées pour un hypothétique projet de *Lieux de mémoire européens*, qu'accueillerait la « Bibliothèque des histoires » chez Gallimard. La première et la dernière rassemblèrent Pierre Nora, Étienne François et moi-même, la deuxième les mêmes plus Krzysztof Pomian, dans le bureau tout aussi légendaire qu'exigu et croulant sous les livres de Pierre Nora chez Gallimard, au 5, rue Sébastien Bottin. Visiblement l'architecte des *Lieux de mémoire* de la France et son complice du *Débat*, très impliqué à cette époque dans son projet de musée d'histoire de l'Europe à Bruxelles, s'étaient pris au jeu...

De ces trois longues et studieuses séances de travail, je garde en mémoire la vivacité des échanges, menés sous la férule affable de « Pierre » et tout entiers tournés vers l'examen de la viabilité conceptuelle et éditoriale de l'entreprise. Je me souviens que, dans cette phase tâtonnante, nous avions adopté, en guise de catégories de travail, certains titres de chapitres des *Lieux* particulièrement adaptés, selon nous, à une approche de l'Europe qui fasse justice des multiples divisions mémorielles du continent : « Conflits et partages », « Partages de l'espace-temps ». À la notion-même de frontière et aux études de cas de frontières singulières étaient dévolue une large place dans ces débats à bâtons rompus.

Des raisons tant personnelles qu'éditoriales et conceptuelles conduisirent finalement à l'abandon du projet chez Gallimard, et à sa reconceptualisation, aux Arènes, où Étienne François et moi-même, à l'initiative de l'éditrice Hélène de Virieu et du PDG des Arènes Laurent Beccaria, purent développer un projet en deux, puis trois volumes, initialement conçus comme *Lieux de mémoire européens*, et finalement publié en un seul épais volume, mentionné plus haut : *Europa. Notre*

16 Pierre Nora, « Avant-propos », in *Lieux de mémoire européens*, dir. Étienne François et Thomas Serrier, Documentation Photographique n.° 8087 (Paris: La Documentation Française, 2012).

histoire. Si la dynamique d'ensemble est demeurée proche, certains choix prirent cependant le contre-pied des perspectives antérieures. S'il fallait noter au plus court certaines différences fondamentales distinguant le volume abouti sous cette forme, en 2017, du stade primitif des discussions menées avec Pierre Nora, en 2013-2014, il me semble qu'il faudrait en retenir trois : premièrement, face à l'interrogation taraudante touchant aux contours de validité de tel ou tel « lieu » – tel événement, tel personnage, tel conflit, telle rencontre, tel phénomène, toujours localisés, toujours situés, pouvaient-ils décemment être considérés comme authentiquement « européens » ? –, Étienne François et moi-même avons finalement préféré abandonner autant que faire se peut toute normativité et tout établissement trop auctorial d'un assortiment de « lieux », pour adopter une liste ouverte, expérimentale. Nous l'avons élaborée collégialement avec plusieurs spécialistes d'autres champs et d'autres espaces, lors notamment d'une énième version de ces « sympathiques colloques internationaux » organisés à l'Académie des Sciences de Berlin (parmi nos conseillers informels : Luisa Passerini, Jay Winter, Włodzimierz Borodziej, Valérie Rosoux, Bénédicte Savoy, Catherine Gousseff, Drago Roksandic, Pierre Monnet, Ibrahima Thioub, Mike Plitt). Deuxièmement, pleinement soutenus en ce point par nos éditeurs, qui avalisèrent sans ciller la perspective de passer de deux à trois volumes, nous avons assumé l'idée d'un fourmillement nécessaire, qui rendrait au mieux compte non seulement des multiples perspectives possibles dès lors qu'il est question d'Europe, mais aussi de la dialectique complexe de mémoires et de contre-mémoires caractéristique de l'Europe, tout en permettant de plus ou moins hiérarchiser la valence des « lieux » sélectionnés. *Europa* serait résolument « labyrinthique », et non pas « cathédralesque », pour paraphraser Nora.[17]

Nous eûmes, enfin et surtout, l'intuition, libératrice au regard du redoutable doute systématique sur l'européanité toujours trop fragile de tout « lieu », qu'il fallait tout simplement confier aux cent neuf contributeurs retenus l'entière liberté de dire, si oui ou non, à la lu-

17 Pierre Nora, « Comment écrire l'histoire de France ? », in *Les lieux de mémoire*, 2219.

mière de leur expertise, ils considéraient « leur » lieu comme véritablement « européen » – tout l'intérêt étant de laisser à chaque spécialiste le soin d'apporter des réponses, souvent contradictoires, et de définir des contours d'Europe toujours changeants, qui fluctuent de fait d'une entrée à l'autre.

Nora suivit avec intérêt, quoique naturellement de plus loin, l'évolution jusqu'à son terme de cette publication, nous faisant alors l'amitié d'un bilan rigoureux sous forme dialoguée, retranscrit dans les colonnes du *Débat*. À travers ses questions transparaissent tout autant son intérêt demeuré entier pour le sujet que son analyse sans compromis des difficultés méthodologiques d'une histoire mémorielle de l'Europe, la moindre n'étant pas celle d'avoir dû élaborer au sein d'un projet d'histoire mémorielle une forme de transmission d'un savoir historique factuel, qui peut de fait, donnée caractéristique – et partie du problème – faire défaut selon les espaces européens où l'on se place : « On a l'impression, remarque Nora, que, au départ, vous vous étiez calés sur l'idée des lieux de mémoire européens. Puis vous êtes passés au problème plus général des mémoires européennes, de la diversité des mémoires et de leur unité problématique. Et à partir de là vous avez fait un troisième voyage qui vous a menés de la mémoire à l'histoire. »[18] Au détour de son questionnaire ressurgit également, transposée à l'Europe, l'une de ses intuitions primordiales de l'époque des *Lieux de mémoire* de la France, à savoir que le surgissement d'un moment mémoriel de la nation, fait de « permanence actualisatrice », survient au moment d'une « déprise », d'un « arrachement brutal au passé traditionnel ».[19] Où l'on retrouve sans doute trace de la belle remarque de Milan Kundera : « Européen : celui qui a la nostalgie de l'Europe. »[20] Ou, dans les mots de Nora : « La plongée de l'Europe dans sa mémoire exprime-t-elle son

18 « Europa. Notre histoire, Étienne François, Thomas Serrier : un échange avec Pierre Nora », *Le Débat* 198, (janvier-février 2018): 147.

19 Pierre Nora, « La nation-mémoire », *Les lieux de mémoire*, 2213 et 2215.

20 Milan Kundera, *L'art du roman* (Paris: Gallimard, 1986), 154. On se souvient que le célèbre article de Kundera, « Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale » (1983) avait été publié en France par *Le Débat*.

épuisement historique, ou, au contraire, la confirmation qu'elle reste comme un avant-garde de l'Histoire ? »[21]

Concluons justement sur cet aspect, à la lumière de l'état de l'Europe actuelle, à la lumière notamment du différentiel spatial de rapports au temps, à l'Histoire et à la mémoire – ce que François Hartog a judicieusement appelé le régime d'historicité – qui oppose de nouveau deux parties du continent, même si la renationalisation des mémoires observable partout s'accompagne de clivages mémoriels internes, et invite à complexifier. Le 24 février 2022 a cependant, d'une certaine manière, clarifié les choses, en jetant une lumière crue sur l'altérité mémorielle russe à l'ère de Poutine. Nous en avions eu l'intuition en débutant notre article inaugural d'*Europa* « L'ombre de la Seconde Guerre mondiale » par la question, inspirée du livre de James J. Sheehan : « Où sont passés tous les soldats ? », et en émettant en creux l'hypothèse que l'espace d'analyse correspondait à cet espace défini par « le paisible *way of life* qui préside au tournant du XXIe siècle de Lisbonne à Tallinn et de Dublin à Bucarest ».[22]

L'Europe – qu'il faudrait donc résolument limiter, du moins pour l'heure, à ce qu'il est convenu d'appeler l'Europe occidentale et l'Europe centrale – est-elle pour autant, comme disait Nora, à « l'avant-garde de l'Histoire » ? Une certitude demeure. Proposer non pas « l'histoire 'telle qu'elle s'est réellement déroulée' » mais « une histoire d'Europe débattue, revendiquée, réinterprétée, bref réactualisée de génération en génération : tout ce qui a suffisamment compté pour nos prédécesseurs pour qu'ils l'enregistrent, le conservent, le transforment, le transmettent, le discutent et se le disputent, parce que cela faisait sens à leurs yeux ; mais aussi tout ce qui, dans notre héritage partagé et conflictuel, nous semble vital », c'est analyser des enjeux qui se nouent autour de l'Histoire et de la mémoire, mais qui dépassent de loin la seule question des

21 « Europa. Notre histoire », 160.

22 Étienne François et Thomas Serrier, « L'ombre de la Seconde Guerre mondiale », in *Europa. Notre histoire*, 28.

formes de « présences du passé ».[23] La possibilité d'un rapport critique à la mémoire reste un bien précieux de nos démocraties.

Referência para citação:
Serrier, Thomas. «Pierre Nora, la mémoire, l'Europe, les frontières». *Práticas da História, Journal on Theory, Historiography and Uses of the Past*, n.º 22 (2026): 469-481. https://doi.org/10.48487/pdh.2026.n22.48205.

23 Étienne Francois, Thomas Serrier, « Prologue », in *Europa. Notre histoire*, 14.